

La Commune



_jeanne_dark_

_jeanne_dark_

conçu écrit et mis en scène par Marion Siéfert artiste associée
avec Helena de Laurens

@theatrede lacommune
du 2 au 11 octobre
2020

En live sur Insta
tous les soirs de représentation.

Go follow



@_jeanne_dark_

...

Aubervilliers

2 rue Édouard Polsson
93 300 Aubervilliers
+ 33 (0)1 48 33 16 16

lacommune-aubervilliers.fr
M° Aubervilliers-Pantin
Quatre Chemins

revue de presse

nova
1947
bran



**centre dramatique
national**

La Commune

_jeanne_dark_

**Conçu, écrit et mis en
scène par Marion Siéfert**

Revue de presse

Aubervilliers

brain

magazine

Go follow @_jeanne_dark_ : de la scène à Insta, une crise d'ado en live

Vendredi 25 septembre 2020



Crédit : © Marion Siéfert

[_jeanne_dark_](#) est une pièce à deux faces (une au théâtre et l'autre en live sur Instagram) qui met en scène le personnage de Jeanne, 16 ans. Elle s'exprime pour la première fois sur son profil Insta, parle de son mal-être quotidien, cristallisé par les moqueries de ses camarades de lycée via un hashtag "jeannelapucelle". De vrais faux-airs de Jeanne d'Arc des temps modernes donc : de la banalité de sa banlieue pavillonnaire à Orléans, rythmée par la guitare classique et les rendez-vous de paroissiens, les ressentiments envers sa famille, jusqu'à ses frustrations les plus intimes. Le personnage de Jeanne est loin d'être aussi occulte que son historique et sainte référence. On a assisté en avant-première au soliloque de cette « sombre » Jeanne et impossible de décrocher de l'écran durant les deux heures de représentation. Jeanne se métamorphose, exulte, nous fascine, nous hallucine ; par le prisme du selfie, comme dans un jeu de « miroir ». On a rencontré la créatrice de l'oeuvre [Marion Siéfert](#) et son interprète [Helena de Laurens](#).

Pouvez-vous nous parler de votre rencontre et de ce qui vous a donné envie de créer *jeanne_dark*, ensemble ?

Helena de Laurens : On avait déjà travaillé ensemble pour *Le Grand Sommeil*. Et on a retravaillé ensemble parce que c'était bien (*rires*).

Marion Siéfert : En fait, on était en train de créer *Le Grand Sommeil* qui était à la base un duo pour Helena et une petite fille qui s'appelait Jeanne. Quand c'était encore un duo, avec un enfant au centre de l'attention, je me disais que j'aimerais bien, après cette pièce, créer un solo pour Helena. J'avais pensé à Jeanne d'Arc, parce que je savais que c'était un personnage qu'elle voulait jouer "un jour". Et moi, je venais d'Orléans. Finalement *Le Grand Sommeil* s'est transformé en solo (*rires*) mais il y avait quand même toujours cette idée de Jeanne d'Arc. Au départ il n'y avait qu'un titre, Helena, moi et rien de plus.

Au-delà de la relation évidente entre les réseaux sociaux et la pièce, qu'est-ce qui vous a motivées à amener le théâtre sur Instagram ?

MS : Le processus de création de la pièce a été hyper long, je n'ai pas trouvé l'idée comme ça en claquant des doigts. J'avais envie de travailler avec des thématiques assez personnelles pour écrire le texte, mais je voulais créer un espace de jeu qui soit à la fois stimulant pour Helena et pour les spectateurs. C'est vrai que dans chacune de mes pièces, j'essaie de préciser de manière différente la relation aux spectateurs. Tant que je n'ai pas trouvé ça, j'ai l'impression de ne pas avoir la direction de ma pièce. J'ai besoin d'une tension à cet endroit-là. Ça m'intéressait de prendre le théâtre, qui est "un vieil art", et de confronter son public et celui sur Instagram. J'espère qu'on aura un public qui n'irait jamais au théâtre, mais qui serait intéressé par ce type de spectacle, qu'on crée pour Insta. Dans mes spectacles, j'aime bien amener des trucs qui ne sont pas évidents.

HL : On n'a pas besoin d'avoir 16 ans pour s'amuser avec un téléphone et Instagram. C'est déjà un espace de jeu qui est là : comment se mettre en scène différemment, en utilisant les filtres etc. Mais c'est vrai qu'avec la pièce ça prend une autre dimension. C'est un dispositif qui m'inspire énormément et qui m'amuse beaucoup. Ce téléphone, avec la fonction du selfie, c'est à la fois un miroir et un objectif, une caméra. Comme un miroir filmant. Moi qui aime beaucoup jouer avec le visage, la déformation, la grimace et la transformation — qui permet à d'autres personnages d'exister dans la pièce —, c'est vrai que c'est un rapport complètement différent, parce que je ne regarde pas le public. Je regarde mon téléphone, je me vois mais je ne me regarde pas tout le temps (*rires*). Du coup c'est un support perpétuel. Et le fait de soi-même manier l'objectif ça veut dire que je suis l'actrice de ce film et en un sens que je le réalise aussi. Même si évidemment, c'était un travail qu'on a fait avec Marion tout au long des répétitions. Comme choisir les cadrages par rapport au texte, aux personnages. C'est vrai que c'est un espace génial pour ça.

La pièce semble aussi s'inspirer directement de vraies paroles de jeunes sur Twitter ou Insta. C'était important de réinterpréter les codes de la jeunesse d'aujourd'hui ?

MS : En me penchant sur cette période là de la vie (les années des 16, 17, 18 ans) je voulais ancrer la pièce aujourd'hui, je n'avais pas envie de faire revivre l'époque des années 2000. Je me suis dit, une fille de 16 ans aujourd'hui, qu'est-ce qu'elle fait ? La majorité de son attention, de sa vie, se passe sur les réseaux Insta, Twitter, Snap, TikTok etc. Du coup, j'ai commencé à suivre plein de comptes de filles de cet âge-là, discuté avec et même rencontré certaines d'entre elles. Je trouvais ça fascinant. Parce qu'on voit quelqu'un qui se construit, qui joue avec son image. C'est un espace d'expression, de découverte, d'information, hyper-normatif et violent aussi, hyper trash. Je me suis dit qu'il fallait que Jeanne s'exprime en live sur Instagram, parce que je cherchais aussi un temps qui soit proche du journal intime, avec cette urgence du live. On a besoin de ça au théâtre.

Même si il y a le risque d'entendre qu'Insta n'est pas intéressant, que c'est du narcissisme, que c'est un endroit bête où la jeunesse perd son temps et n'apprend rien. Alors que c'est faux. Tous ces trucs de projection me semblaient intéressants à amener, pour que les gens au théâtre fassent l'expérience de quelqu'un qui regarde et parle à son téléphone : cette partie là de la vie, dans la tronche d'une personne de 16 ans aujourd'hui. Et puis il y a tous ces codes, ces dispositifs de représentation qui se mêlent dans la pièce, il y a des moments où on a pensé à certains films (les gros plans visage de Jeanne d'Arc) et tous ces trucs qu'on voit apparaître sur Instagram : des humoristes qui jouent plusieurs personnages, en faisant des petits montages, au live "lambda" plus réaliste. Il y a une palette de situations de jeu très large et très ouverte, et une possibilité d'écriture que je n'aurai pas pu développer sans le téléphone.

HL : C'est vrai que grâce au téléphone, j'ai pu vraiment explorer le côté métamorphose, dans le visage, et la voix pour les autres personnages. Le fait de pouvoir se filmer, de choisir les angles, ça permet de se transformer en plusieurs personnages et c'est vraiment jouissif. Ce rapport direct avec cette représentation de soi, le fait que je me regarde et que je joue avec ça et voir jusqu'où je peux aller. Comment, en direct, je me laisse surprendre par certaines choses, comment je rend possible la fiction à travers le texte, le personnage mais aussi, avec mon corps et ces différents états physiques. Comment je peux intégrer tout ça au service du jeu, c'est ça qui est super (*rires*).

Quelles différences il y a entre les deux expériences du spectacle ?

MS : Ce qui m'intéresse là-dedans c'est que les deux publics se regardent et se sentent aussi, parce que les gens sur Insta entendent les rires des spectateurs, qui eux-mêmes voient les commentaires.

HL : Le public dans la salle assiste vraiment à la réaction d'un autre public. J'imagine que pour le spectateur il se passe quelque chose de particulier.



Credit : © Matthieu Bareyre

Vous avez pu échanger avec certains spectateurs à la suite de l'avant-première de la pièce en live sur Instagram. Quels premiers retours avez-vous reçu des spectateurs du live ?

MS : J'étais inquiète par rapport à certaines scènes. Mais j'ai été assez rassurée parce que je n'ai pas reçu des avis monolithiques. Je sentais que selon les personnes et les sensibilités, telles parties pouvaient plaire plus que d'autres. Et ça c'est toujours bon signe, de recevoir des retours assez hétérogènes. On avait fait un filage en juillet où là, beaucoup de filles (entre 16 et 24 ans) nous ont fait des retours hyper intenses, précis, fouillés... L'identification a fonctionné, elles se reconnaissaient dans le personnage. Elles oubliaient que c'était un spectacle. Mais les gens savent que c'est un spectacle, que ce n'est pas un canular : une vieille dame à Villeneuve D'Ascq, qui suivait le live nous disait que ça lui faisait penser aux spectacles de Guignol de son enfance, où les enfants réagissaient de manière hyper empathique en criant, en prévenant les personnages. C'est vrai qu'il y a ce rapport là, tu peux taquiner dans les commentaires. Y a un côté vraiment drôle à commenter des lives comme ça. C'est aussi un terrain de jeu pour les spectateurs.

HL : C'est vrai que les spectateurs jouent le jeu très facilement, mais ce n'est pas conscient : ils écoutent et réagissent en prenant le discours de Jeanne comme une réalité, comme quelque chose de concret. Le contrat est clair, ce qui change c'est le format, on peut être chez soi à regarder cette personne qui parle, et ça reste du théâtre.

Marion, as-tu puisé dans ta propre adolescence pour donner vie au personnage de Jeanne ?

MS : Au cours des répétitions, la figure de Jeanne d'Arc que j'avais en tête, a comme fait écho à cette période de ma vie, dont je n'avais plus trop parlé, et dont j'ai eu longtemps honte en fait. C'était une période où je ne m'aimais pas, et il y avait aussi tout un rapport à la religion, parce que j'étais croyante. Alors quand la pièce a commencé, énormément de souvenirs et d'émotions de cette période sont revenus, et j'ai eu envie de m'en servir pour la créer. Ce n'est pas une auto-fiction, ça ne m'intéressait pas qu'il y ait des faits réels. Je voulais plutôt écrire un texte où le personnage a sa propre cohérence, même dans ses excès. En voyant comment le texte interagissait avec Helena, il y a quelque chose qui décolle, qui sort de la réalité vécue. C'est vrai que j'ai été élevée dans la religion catholique, je la connais extrêmement bien, elle a fait partie de mon intimité. Je trouve qu'on la regarde peu, alors qu'en France, c'est la religion historique et elle reste palpable. De cette connaissance intime, j'avais envie de faire une exploration, pour en donner un accès aux gens, à travers ce personnage, et cette subjectivité. Et donner aussi accès à un milieu social particulier, celui d'une classe moyenne blanche et éduquée : avec un père ingénieur, une sorte de délite, de corps d'État, très présent aussi dans notre pays. Enfin, j'avais envie de faire exploser cette figure de Jeanne d'Arc, pour marquer cette rupture, cet éclatement de l'identité.

Je ne dois pas être la seule à m'être un peu reconnue en Jeanne, comme si elle parlait pour toutes les filles mal dans leur peau à travers sa propre histoire. Y avait-il une volonté de faire écho à ce ressenti commun à beaucoup de jeunes ?

MS : Quand on est ado, on a l'impression d'être unique, qu'on est seule à vivre ce genre de truc. C'est tellement intense, qu'on ne voit pas que tout le monde traverse ça, de manière différente, avec des couleurs différentes, mais ça reste assez général. J'ai plutôt pensé à être la plus précise possible par rapport à la particularité de ce que je pouvais ressentir. Je me suis dit que c'était comme ça que les possibilités d'identification et d'empathie pourront se créer. Ça ne m'appartient plus. Mais je suis assez contente que des personnes puissent se reconnaître.

HL : C'est vrai qu'il y a des questions qui arrivent comme "comment jouer un personnage de 16 ans ?", moi j'ai 31 ans. Finalement on oublie ces questions, et d'ailleurs les spectateurs n'en parlent pas. Ce qui est beau c'est de voir comment on traverse ces états, ces sensations (le stress, la timidité, le fait de ne pas s'aimer) à tous les âges, et pas seulement à l'adolescence. La peur de ne pas être aimé, de ne pas trouver quelqu'un à aimer etc. Je n'allais pas jouer comme l'adolescente que j'étais. Il fallait aller vers ces états sans les lier forcément à l'âge de Jeanne.

La vie de Jeanne en 2020 n'a presque rien de semblable avec ce que les générations passées ont pu vivre. Les réseaux rendent-ils l'adolescence encore plus compliquée de nos jours selon vous ?

MS : En faisant la pièce et en repensant à moi ado, je me dis que j'aurai vraiment kiffé avoir tout ça. C'est un espace de jeu, et j'adorais faire des films avec la petite caméra à cassettes de mon père. Si j'avais eu TikTok ou Insta, avec tous les trucs de montage qu'on peut faire et en plus, la possibilité d'avoir un public autre que ta famille, c'est quand même beaucoup plus intéressant (*rires*). Si j'avais eu tout ces outils je me serai vraiment bien marrée. C'est une fenêtre en fait. Et pour avoir discuté avec des personnes de cet âge-là, bien sûr qu'il y a toujours eu une pression autour de l'apparence physique, qu'importe l'époque. C'est aussi un espace d'information indépendant de l'école, de la famille. Les jeunes sont vachement au fait des questions de racisme par exemple, et c'est cool. Alors qu'à notre époque on n'avait pas forcément accès à ça. Après c'est vrai que j'ai remarqué dans certains retours, plutôt de jeunes du coup (qui ont l'habitude de bouffer des tonnes de vidéos "à message" type Konbini, Brut), c'est qu'il y a un besoin de connaître "le message" derrière. Mais j'ai envie de leur dire que la pièce n'est qu'un moment où ils vont expérimenter et ressentir par eux-mêmes, pas pour leur donner quelque chose de "prêt-à-penser".

HL : Après ce qui est vrai sur Insta ou TikTok, c'est que la pensée fonctionne par punchline, les solutions sont très vite "trouvées" et formulées, et ça appauvrit énormément la formulation de la pensée, des idées politiques ou sociales. Il faut que ce soit efficace, que ça tienne dans une story. Tout est hyper resserré, même les réactions dans les commentaires. C'est aussi catastrophique, il faut le dire.





Jeanne se déplace dans sa chambre, qu'on perçoit au fur et à mesure comme monumentale, presque « sans fin », très panoramique. Pour ceux qui n'ont pas encore vu la pièce, pouvez-vous nous parler de ce décor particulier ?

MS : L'idée de cette scénographie, on la doit à l'artiste [Nadia Lauro](#), qui est arrivée sur le projet à l'automne dernier. Je lui ai envoyé le texte là où il en était, puis on s'est parlée, et ensuite elle a décidé de proposer deux types d'espaces. Elle avait envie de travailler avec du papier : puis elle m'a proposé cette chambre panoramique en papier dans laquelle Helena est presque surexposée avec ce blanc, on a quelque chose de complètement réfléchissant. Tout un délire pour notre éclairagiste Manon ; mais ça nous permet d'avoir une lumière extrêmement homogène, sans ombre, et sans projecteur dans le champ, pour bien voir les expressions d'Helena. C'est l'espace rêvé pour quelqu'un qui se filme avec son portable. En réalité, le décor a des déformations et une protubérance, qui n'offrent pas de support à Helena, surtout avec la fragilité du papier. J'aime bien ce côté fermé, qui contient, même si on pourrait en sortir facilement. Ce que j'ai cherché à travailler avec Nadia aussi c'est le positionnement des écrans, un peu à la manière d'un triptyque, comme les vieux tableaux d'Église, avec un set central et deux panneaux sur les côtés. Je voulais qu'on perçoive cette idée de l'image religieuse, même si je ne voulais pas l'aborder de manière grossière.

HL : J'ai parfois la sensation d'être sur un plateau de tournage ou un studio photo en fond vert. Il y a quelque chose de vide et de plein, qui est le support de tout. Je suis enveloppée de ce papier. Même si je n'ai pas de prise sur les murs, le rapport au téléphone et au sol sont les seules présences physiques que j'ai concrètement, je suis toujours liée à eux. Le sol c'est l'endroit où solidité et fragilité se réunissent dans ce décor de papier, il est très important dans mes mouvements.

++ Du 8 au 18 octobre au théâtre de La Commune à Aubervilliers (toute les infos juste [là](#)) et dans ta poche (juste [ici](#)). Stay Tuned. En live sur le [compte Instagram de Brain](#), le 3 octobre.

Télérama

Têtes d'affiche

Starter

HELENA DE LAURENS

Regard intense et longs cheveux lisses, Helena de Laurens affiche une mine concentrée sur l'écran de mon téléphone. On peine presque à reconnaître la performeuse virtuose du mémorable *Le Grand Sommeil*, mis en scène en 2018 par Marion Siéfert, où elle dévoilait des mimiques cocasses et effrayantes. Elle reconnaît toutefois : « *J'ai toujours aimé me regarder dans le miroir, jouer et faire des grimaces.* » Fascinée par Valeska Gert, la jeune femme consacrait son mémoire de fin d'étude à cette figure allemande du grotesque des années 20, elle aussi adepte des

grimaces. Et cet héritage transparait en filigrane dans son jeu étonnant, plein de fantaisie, presque chorégraphique (elle est aussi danseuse), qui révèle mille métamorphoses. Dans *_jeanne_dark_*, sa seconde collaboration avec Marion Siéfert, la comédienne se mue en Jeanne, ado de 16 ans vivant à Orléans dans une famille très catholique – référence un poil parodique au personnage historique –, qui prend la parole sur Instagram. Face à un écran de Smartphone, elle fait exploser la violence de cette jeune femme, harcelée sur les réseaux sociaux et

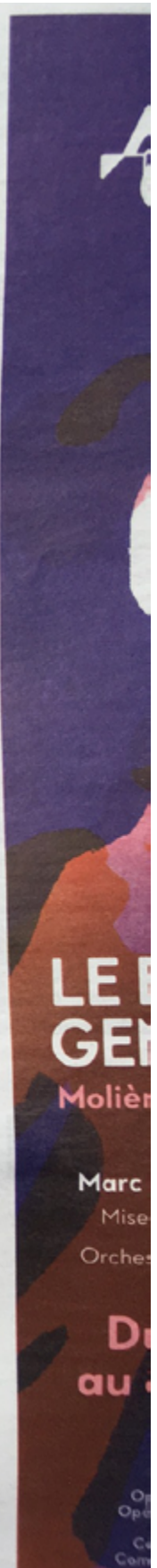
étouffée par sa famille : « *Je filme mon visage de très près, ce qui permet des déformations monstrueuses, et de jouer plusieurs personnages en fonction des angles de vue* », se réjouit-elle. Une pièce entre performance et cinéma, visible en direct sur Instagram chaque soir de représentation, qui présage une performance virtuose et atypique.

– **B.Ma.**

_jeanne_dark_ de Marion Siéfert | Du 2 au 18 oct., 16h, 18h, 19h30 ou 20h30 | La Commune, 2, rue Édouard-Poisson, 93 Aubervilliers | 01 48 33 16 16 | lacommune-aubervilliers.fr | 24 €.



MARION SIÉFERT





© Matthieu Bareyre

Dans le cadre du Festival d'Automne au Théâtre de la Commune à Aubervilliers, Marion Siefert présente sa dernière création, *_jeanne_dark_*, performance en solo interprétée par Helena de Laurens. Un live Instagram d'une adolescente orléanaise qui sera, pour bien des raisons, un spectacle essentiel de l'année.

Décidément, Marion Siefert donne un sacré coup de jeune au théâtre. Après *Le Grand Sommeil* qui l'a révélée à la profession, et *Du sale*, duo pour une rappeuse et une danseuse qui s'est produit à Aubervilliers, c'est encore sur la scène de la Commune, où elle est artiste associée que *son _jeanne_dark_ ouvre grand les portes du spectacle vivant, y fait entrer une sacrée bouffée d'air frais en même temps qu'une tonne de talent.*

Récit d'inspiration largement autobiographique, ce jeanne_dark n'a pourtant rien de très original à première vue. **Marion Siefert y a transposé son vécu d'ado dans celui d'une jeune fille d'aujourd'hui**, avec qui se rejouent les problèmes de toujours de cette période de transition. Manque de confiance en soi, difficultés de socialisation et premiers assauts de libido dont on ne sait quoi faire minent son personnage, tellement bien interprété – on y reviendra – par Helena de Laurens. Plus précisément, Jeanne souffre donc d'avoir 'une mère paniquarde qui ne la laisse pas respirer, un père absent qui fait toujours celui qui gère et une petite sœur qui, un bel été, passe de boloss à Belle Gosse et vit dans la foulée sa première expérience sexuelle. Le tout dans un milieu catholique orléanais, entre soirées de l'aumônerie et confessions avec un prêtre cauchemardesque qui ne font rien pour l'aider à s'accepter dans cette période perturbée.

« Je suis trop tebé », « je suis en train de rater ma vie », « j'ai le profil d'un perroquet ». Le moins que l'on puisse dire, c'est que cette Jeanne ne s'épargne pas, ne s'aime pas, et ne cherche pas à le cacher. C'est d'ailleurs à l'occasion d'une session live sur Instagram – une vidéo en direct qu'elle diffuse sur le réseau social depuis sa chambre – qu'elle déballe son sac. Et c'est ainsi qu'entre en scène le personnage principal du spectacle, le portable de Jeanne.

Dans la mise en scène de Marion Siefert, c'est en effet comme si le spectateur de théâtre n'existait pas. La pièce est retransmise en direct sur Instagram, et deux grands panneaux qui encadrent la scène retransmettent ce live en direct – commentaires des followers inclus – et happent rapidement le regard. Longs cheveux filasses, « plats » dit-elle, et lunettes de polar, Helena de Laurens, qui interprète donc Jeanne, garde tout du long le téléphone en main, ou fixé à un pied, ou à une perche à selfie, et joue avec les gros plans pour composer un personnage qu'elle enlaidit avec un plaisir certain, à coup de grimaces, de gros plans et autres contre-plongées peu flatteuses qui lui remontent dans les narines. Commencé en mode confession réaliste, le spectacle se ménage par ailleurs des échappées musicales mémorables, se termine en un chorégraphie d'une grande beauté, et passe par une hilarante métamorphose en guerrière bimbo à coup de filtresInsta et de gant de fer.

On ne dira pas tout tant il y aurait à dire. Le langage d'aujourd'hui, les réseaux sociaux, le narcissisme contemporain et l'intimité exhibée, le porno, et le théâtre dans tout ça, l'adolescence, le catholicisme, le burlesque, les commentaires en direct, la scéno, les smileys, la beauté, la violence et cette colère finale du personnage qui pourrait dissuader bien des parents de ne plus jamais rien dire à leurs enfants... **La performance est longue et l'on a envie qu'elle ne s'arrête jamais, celle d'Helena de Laurens n'en est que plus remarquable.** Sans cesse l'esprit saute d'une réflexion à l'autre tant cette forme par son audace et son originalité ouvre de portes. Si son modèle moyenâgeux entendait des voix, le spectacle de Marion Siefert lui en ouvre de multiples. L'avenir est là, sans nul doute. Passez le voir du côté d'Aubervilliers et ensuite en tournée en France tout au long de la saison.

Eric Demey – www.sceneweb.fr

jeanne_dark

Marion Siéfert

Conception, écriture et mise en scène

Marion Siéfert

Collaboration artistique,
chorégraphie et performance

Helena de Laurens

Collaboration artistique

Matthieu Bareyre

Durée: 1h30

Culture & Savoirs

THÉÂTRE

L'éternelle résurrection de #jeannelapucelle

Après *le Grand Sommeil*, Marion Siéfert poursuit l'histoire de la jeune Lorraine. Hier préadolescente, elle est aujourd'hui une lycéenne en proie à tous les tourments dans *_jeanne_dark_*.

On ne choisit pas de naître à Orléans. On ne choisit pas de naître dans une famille catholique pratiquante. On ne choisit pas de s'appeler Jeanne. Mais à 16 ans on a des envies irrépessibles d'ailleurs, des pulsions de vie qui bousculent la donne d'un parcours tracé à l'avance. Derrière le pseudo du compte Instagram de Jeanne, *_jeanne_dark_*, se cache la jeune fille aînée d'une fratrie de trois enfants. Sur la photo de famille, on imagine le père en costume sombre, la mère jupe plissée et mocassins à glands, les enfants rangés par taille. Jeanne est ce qu'on attend d'elle : bonne élève, sérieuse, ne traînant jamais en dehors du lycée. Cours de solfège le mardi, cours de guitare - classique - deux fois par semaine, messe dominicale obligatoire. Jeanne vit dans une banlieue résidentielle où les bus s'arrêtent de rouler à 22 heures, elle ne peut jamais sortir, « *ma vie, c'est rentrer* », dit-elle.

Ce jour-là, elle dispose d'une heure pour elle toute seule dans la maison familiale.

Harcelée par ses camarades de classe depuis des mois sur les réseaux sociaux, - « *#jeannelapucelle / ta chatte est un cimetière / on va te défoncer le cul* » -, Jeanne décide de braver les interdits familiaux - les réseaux sociaux tu n'utiliseras pas - et de faire un live Instagram.

Le smartphone, un objet à la fois divin et diabolique

C'est un dispositif vertigineux, une mise en abîme sans fin du spectacle qui se joue à la fois pour des spectateurs masqués « en présentiel » et des spectateurs virtuels qui se connectent depuis leur smartphone. Les premiers se taisent, les autres peuvent écrire des commentaires. Sur le plateau, un cube vide dessine les contours de la chambre de Jeanne aux murs d'un blanc virginal. Deux écrans verticaux à droite et à gauche du plateau retransmettent en direct son live. Si les spectateurs connectés ne voient que l'image verticale, dans la salle, le regard est à la fois aimanté par le plateau, l'image retransmise et la lecture des commentaires. Tous un peu voyeurs, non ?

Jeanne hésite puis fonce vers l'inconnu. Ce smartphone qu'elle tient entre les mains est



Danseuse, performeuse, comédienne, le corps et la voix d'Helena de Laurens trahissent avec subtilité les états d'âme d'une femme en devenir, sa fébrilité, ses émotions. Matthieu Bareyre

à la fois un objet divin et diabolique. Il est l'objet qui porte sa voix, sa confession, l'objet de sa métamorphose. Jeanne, hier jeune fille sage et pieuse, s'échappe de l'emprise familiale, de cette carapace de bondieuses qui l'étouffent. Elle se montre telle qu'elle n'est pas encore mais qu'elle aimerait être, comme

elle aimerait qu'on la voie. Jeanne parle, hurle sa rage, chante, danse, filme son visage en gros plan, filme son corps. Dans un premier temps, elle balance tout ce qu'elle a sur le cœur, s'amuse à imiter sa mère, son père, sa sœur, grimace, se raconte comme on se raconte dans son journal intime, sans filtre, sans questions taboues. Jeanne veut savoir,

La pièce questionne l'emprise familiale et la puissance des réseaux sociaux

comprendre, l'amour, le sexe, la séduction, la vie. Jeanne tourne les pages de sa vie passée et avance sans craindre l'inconnu, mue par une force divine, presque en lévitation. Elle se révèle et bascule dans un état de transe mystique, passant du chant de la communauté de Taizé, « dans nos obscurités /

allume le feu qui ne s'éteint jamais », à un répertoire de rap en rafa'e (Jul, Vald, Heuss l'Enfoiré), se métamorphosant par le truchement de filtres Instagram en une bimbo photoshopée hypersexy.

Helena de Laurens est la Jeanne de Marion Siéfert. Comme dans *Le Grand Sommeil*, leur précédent spectacle, elle est cette

Jeanne que l'on a connue au sortir de l'enfance et que l'on retrouve là, adolescente, s'échappant de sa chrysalide. Danseuse, performeuse, comédienne, son corps, sa voix trahissent avec subtilité les états d'âme de Jeanne, sa fébrilité, ses émotions. Un jeu tout en équilibre où tous les sens de l'actrice sont en alerte, sans cesse sollicités, filmés non-stop. Un self-movie, un autoportrait filmé qui, derrière l'apparente innocence du récit adolescent, questionne l'emprise familiale, l'obscurantisme de la religion, la puissance des réseaux sociaux et la manipulation par l'image. ●

MARIE-JOSÉ SIRACH

Au Théâtre de la Commune d'Aubervilliers/
Festival d'automne. Jusqu'au 19 octobre.
Réservations: 01 48 33 16 16/01 53 45 17 17.

Le Monde

Les démons de l'adolescence passés aux filtres d'Instagram

A Aubervilliers, Marion Siéfert orchestre avec réussite l'hybridation entre le théâtre et le réseau social, très populaire chez les jeunes

SPECTACLE

C'est un des spectacles qui va le plus faire parler de lui, en cet automne théâtral, et au-delà. Pas seulement parce qu'il est d'une justesse rare, en même temps que totalement réjouissant, pour aborder cette période si particulière et douloureuse qu'est l'adolescence. Mais aussi parce que *_jeanne_dark_*, que signe la jeune autrice et metteuse en scène Marion Siéfert, est la première pièce de théâtre à procéder à une hybridation avec le réseau social Instagram.

_jeanne_dark_, c'est à la fois le titre du spectacle, et le compte Instagram sur lequel les spectateurs virtuels peuvent se connecter pour voir la représentation sur leur téléphone, et envoyer leurs commentaires en direct, qui s'affichent sur le plateau. Et *_jeanne_dark_*, c'est le pseudo Instagram que s'est choisi l'héroïne de la pièce, Jeanne, une adolescente de 16 ans issue d'une famille catholique, qui vit dans la banlieue pavillonnaire d'Orléans.

Depuis plusieurs mois, Jeanne subit les railleries de ses camarades, parce qu'elle est encore vierge. Un soir, elle s'enferme dans sa chambre, et décide de prendre la parole en direct sur Instagram. D'abord hésitante et honteuse, sa confession va prendre la tournure d'une vaste opération cathartique de libération et de reconquête, avec toutes les possibilités offertes par le réseau social pour se mettre en scène, se masquer et se démasquer, se travestir et se mettre à nu.

Effréné, débridé et terriblement drôle, c'est tout un théâtre qui est ainsi convoqué, qu'il s'agisse de celui d'une famille catholique – le

personnage de la mère de l'héroïne, qui n'apparaît qu'à travers les SMS qu'elle envoie à sa fille, est particulièrement savoureux – ou de celui, intime, de cette période de l'adolescence où l'on cherche son identité, où l'on se sent moche, seul et mal aimé. Ce qui a changé, aujourd'hui, par rapport aux générations précédentes, c'est évidemment la mise en scène de soi que permettent les réseaux sociaux. Mettre en scène la mise en scène, la mettre en abyme, la démultiplier, voilà un joli défi que relèvent avec virtuosité Marion Siéfert et sa fabuleuse actrice-performatrice Helena de Laurens.

Effet de réel saisissant

La voilà qui déboule sur le plateau, ado plus vraie que nature en jean, blouson vert et sac à dos, le visage noyé sous ses cheveux noirs. Elle ouvre son téléphone, se connecte sur Instagram, et c'est parti pour un crescendo théâtral qui verra Jeanne exprimer ses fantasmes, ses désirs et ses pulsions les plus «dark» – ceux d'une adolescente ordinaire – face au miroir de son téléphone. La caméra a remplacé le stylo avec lequel les jeunes filles écrivaient leur journal intime, dans un autre temps.

En tant que spectateur, on assiste à la fois à la performance sur le plateau, à la vidéo que tourne Jeanne en direct, utilisant les filtres et artifices divers permettant de trafiquer et transformer son image, et aux commentaires des instagrammeurs branchés sur la représentation, qui jouent une sorte de jeu, puisqu'ils parlent au personnage de Jeanne comme le feraient ses amis dans la fiction. Le soir où nous avons vu le spectacle, à Villeneuve-d'Ascq (Nord), où il a

été créé avant d'arriver à Aubervilliers, Jeanne a été encouragée dans son entreprise de libération, à coups de «#jeanneyesyoucan» ou de «#envoielestousaubücher».

L'effet de réel est saisissant, un réel dorénavant fortement tramé avec le virtuel, et que le théâtre, art de la présence concrète, à la fois ingère, intègre et interroge. Helena de Laurens inaugure ainsi une nouvelle forme de jeu, téléphone en main pendant toute la représentation, une nouvelle forme de corps hybridé. Elle jongle avec une vivacité et une présence incroyables avec ces deux niveaux, celui de l'image et celui du plateau, et semble apte à toutes les métamorphoses. Ainsi se réfléchissent le miroir du théâtre et celui du smartphone, de manière assez vertigineuse, sous des dehors on ne peut plus ludiques.

Marion Siéfert ne cache pas être partie de sa propre jeunesse orléanaise dans les années 2000 pour écrire cette fiction. Elle fait observer que «quant au corps, Instagram ne fait que prolonger le rapport totalement obsessionnel que le catholicisme entretient à l'image : dans les peintures religieuses, comme sur Instagram, il faut éveiller le désir sans jamais montrer un téton ou un sexe (...). Avec Instagram, on se retrouve face à une forme mutante de l'image religieuse». Et avec Marion Siéfert, face à une forme mutante et néanmoins très théâtrale de théâtre. ■

FABIENNE DARGE

_jeanne_dark_, de et par Marion Siéfert. Avec Helena de Laurens. La Commune d'Aubervilliers (Seine-Saint-Denis). Jusqu'au 18 octobre, Festival d'automne. De 10 € à 21 €. Puis en tournée.



«Jeanne Dark», une ado sur le bûcher numérique

Magnifiquement porté par Helena de Laurens, le seul-en-scène de Marion Siéfert est diffusé en live sur Instagram, les commentaires s'affichant sur la scène.

En sortant du théâtre, on dit à chaque passant d'y entrer. Ce qui est stupide puisque *Jeanne Dark*, la dernière création de Marion Siéfert avec la magique Helena de Laurens, est déjà complet, malgré le Covid, malgré la pluie, jusqu'au dernier jour. Mais pas si absurde, car l'une des spécificités du dispositif imaginé par Marion Siéfert est qu'on peut également suivre la pièce sur Instagram, et c'est même une expérience à ne pas rater. Encore un spectacle participatif? Et qui plus est, où l'on nous fait croire qu'un écran de téléphone peut se substituer à l'incarnation sur un plateau? Pas de panique. Si Marion Siéfert inclut dans sa dramaturgie un usage d'Instagram et une réflexion en acte sur sa place chez ses utilisateurs, notamment adolescents, ceux qui regardent ce seul-en-scène via l'application n'auront ni la même fonction ni le même point de vue que les spectateurs dans la salle.

Cocon. Ces derniers auront la chance de

pouvoir scruter les métamorphoses de la performeuse, actrice, danseuse Helena de Laurens en Jeanne, 16 ans, sur le plateau, tout en regardant son live diffusé sur deux écrans verticaux placés à chaque bout de la scène et les commentaires qu'ils suscitent. Personne ne peut savoir à l'avance qui sera au rendez-vous sur Instagram ni le nombre d'abonnés – plus de cent le jour de la première, des personnes inconnues de l'actrice et de la metteuse en scène pour la très grande majorité. Impossible de savoir non plus comment vont réagir ces abonnés dont les commentaires en direct influent sur la perception des spectateurs, mais que l'actrice qui se filme ne voit pas. Helena-Jeanne entre en scène, c'est-à-dire dans sa chambre entièrement blanche, entièrement vide, cocon glacial, studio de photo, ou chambre d'hôpital, selon ce qu'on projette sur l'impeccable scénographie de Nadia Lauro. De la comédienne, qui mime à merveille la lenteur empruntée de la lycéenne de retour chez elle, croulant sous son sac à dos, on ne voit d'abord que sa silhouette dessinée comme en ligne

claire par son slim et son pull moulant coloré, ainsi que par sa masse de cheveux qui dissimule l'entièreté de son visage. Cependant, de dévoilement, de mise à nu, il ne sera question que de ça, au point qu'au fur et à mesure de la représentation, le monologue incessant de Jeanne, cette parole qu'elle adresse à son smartphone, paraît lui retourner la peau, la transformer en écorchée. Ce doit être cela, ce qu'on appelle «incarner le verbe». Et le paradoxe est évidemment que ce soit un outil numérique qui rende visible cette incarnation, sur lequel on suit, captivé, le moindre oscillement de ses traits, la puissance expressive farouche de l'actrice décuplée par les gros plans de son visage, tandis que sur le plateau, son corps se déploie, s'exaspère, se tend de la pointe de ses cheveux jusqu'au bout de ses doigts flexibles. La comédienne et son personnage partagent une même particularité : elles ne peuvent s'empêcher de prendre les expressions de ceux auxquels elles pensent, rendant ce seul-en-scène infiniment peuplé. Est-ce Helena de Laurens qui vampirise son personnage ou l'inverse ? La frontière s'estompée et la performance de l'actrice rappelle celle, jamais oubliée, de Zouc, qui en un quart de seconde, était capable de passer du nouveau-né à l'octogénaire.

Bise. Les sensations cartographiées sont celles de tout adolescent, capturées dans un carcan biographique singulier : une famille catholique chaleureuse moralement irréprochable, une mère, femme au foyer, qui l'aime «*tellement qu'elle imagine toujours le pire*» en pensant à elle, une sœur et des frères qui ne lui laissent pas une minute de répit puisqu'elle est l'aînée, l'exigence de la perfection scolaire qui l'assaille et «*la messe, la messe, la messe*» le dimanche alors que chaque temps vacant de la semaine est colmaté. «*Rentrer, rentrer, rentrer, c'est ma vie. Je ne peux jamais sortir.*» Et puis il y a l'intrusion de sa mère dans sa chambre vide, dans ses pensées, partout où elle est. Et puis il y a son père qui demande qu'elle lui fasse la bise le matin. Parents qui acceptent que leur fille soit sur les réseaux sociaux à condition de voir ce qu'elle poste. Jeanne Dark vit à Orléans, à côté du cimetière, telle Jeanne d'Arc. Et bien sûr, les railleries sur les réseaux sociaux et l'angoisse de la

jeune fille qui ausculte son corps, provoquant une forte émotion chez les scolaires dans la salle, portent sur la virginité pour la vie.

Native d'Orléans, 30 ans et des poussières, Marion Siéfert dit que l'audace des deux interprètes de son spectacle précédent – Janice Bieleu et la rappeuse Laetitia Kerfa dans *Disale!* – lui a donné à son tour le courage et l'envie de s'atteler à une partie de sa vie qu'elle taisait jusqu'alors, dont elle avait un peu honte. Avec Helena de Laurens, il leur a fallu une bonne année pour accomplir ce spectacle à double focale, et qui bouleverse aussi par son temps : le présent impérieux, redoublé par le live. Il a fallu très peu d'années à l'autrice, metteuse en scène et performeuse pour se révéler comme une incroyable inventrice de forme. Mais ce qui frappe est que ses recherches formelles sont toujours au service de l'émotion la plus franche. Déjà, dans son premier spectacle, *Deux ou Trois Choses que je sais de vous*, elle était une extraterrestre (pas si loin de Jeanne d'Arc), qui tendait un miroir au public, en délivrant à chaque spectateur des bribes de sa vie, à travers les traces qu'on laisse sur Internet. Et elle tremblait comme une feuille, en les touchant un à un. Sa deuxième création, *le Grand Sommeil*, était indissociable de son interprète, déjà Helena de Laurens, fantastique enfant de 10 ans dans son corps d'adulte.

ANNE DIATKINE

JEANNE DARK de MARION SIÉFERT
Théâtre de la Commune, Aubervilliers (93).
Jusqu'au 18 octobre. Dans le cadre du
Festival d'automne à Paris. Et en tournée.
Instagram: @jeanne_dark_



Le spectacle capte les relations d'une lycéenne (Helena de Laurens) avec son compte Instagram. PHOTO MARION SIÉPERT



Milo Rau et Marion Siéfert : l'adolescence en miroir

A travers « Familie » pour Milo Rau et « *_jeanne_dark_* » pour Marion Siéfert, deux artistes qui ne sont pas de la même génération portent chacun un regard aigu sur l'adolescence. Via la vidéo pour lui, via Instagram pour elle. Et sur une scène de théâtre pour elle comme pour lui.



Scène de "Familie" © Michel Devijver

Le 27 septembre 2007, à Coulogne, village près de Calais, dans leur pavillon rue des Frênes, un père, une mère et leurs deux enfants qui ne sont plus des enfants mais de jeunes adultes sont retrouvés morts, pendus. Ensemble, côte à côte, à la même poutre de la véranda. Un suicide collectif. Une lettre a été laissée qui se termine par ces mots : « On a trop déconné, pardon. » Une autre lettre demande à ce que l'on s'occupe du chien, un caniche. Le père, pré-retraité (cadre dans la chimie) avait peu avant quitté la troupe de théâtre amateur à laquelle il appartenait. Les voisins ont décrit « madame Demeester » comme effacée et un peu dépressive. C'était aussi le cas du père (à qui on avait prescrit des médicaments) et du fils, Olivier, 30 ans, qui n'arrivait pas à faire décoller l'entreprise de transport qu'il venait de créer et qui se résumait à un camion. Le fils était revenu vivre chez ses parents. La fille, Angélique, 27 ans, avait un copain mais elle avait du mal

à décoller de la maison. Le 27 septembre, elle avait quitté plus tôt que prévu son travail dans une entreprise de nettoyage, prétextant des maux de ventre. Ni les voisins, ni la police, ni la justice ne perceront le mystère de ce suicide familial. L'affaire sera classée.

De Coulogne à Gent

Après *Five Easy Pieces* (sur l'affaire Ducroux, interprétée par des enfants en âge d'être des victimes), après *La Reprise* (un jeune Arabe homosexuel massacré par ceux qui l'ont pris en voiture, lire [ici](#)), Milo Rau, directeur du NTGent, cherchait une suite à ces crimes contemporains. Il voulait une famille. Il a choisi ce fait divers des « pendus de Coulogne », comme titrait la presse régionale pour son mystère : une famille « banale » qui n'était pas surendettée, qui ne se déchirait pas. Selon le manifeste du NTGent que Milo Rau a écrit en arrivant à la direction du théâtre (lire [ici](#)), la distribution de ses spectacles doit comporter au moins deux acteurs non professionnels.

Ann Miller est une comédienne de la troupe du théâtre de Gent, son mari Filip Peteers est un acteur belge connu du petit écran et du cinéma. Ils ont deux enfants, deux filles, âgées de 14 et 15 ans, Louisa et Léonce Peeters et deux chiens. Milo Rau propose au couple de jouer *Famille* avec leurs deux enfants et les deux chiens. La famille en discute et accepte. Milo Rau les emmène à Coulogne, ils voient le pavillon aux volets fermés des Demeester (aujourd'hui racheté par un pompier, apprendra-t-on au générique final), c'est le seul lien direct. Tout le reste est... quoi ?

Mi-reproduction, mi-fiction ? « Il n'y a pas de fiction, dit Milo Rau. Il s'agit d'un montage de différents éléments, mais tout est vrai dans ce que les acteurs racontent sur leur propre vie. » Laquelle est loin de celles des parents et surtout des « enfants » du fait divers. Ceux de Coulogne étaient de jeunes adultes, ceux de Gent sont des adolescentes. Et là, tout se déplace.

Le journal de Léonce

Le mystère que cerne le spectacle, c'est celui de l'adolescence et secondairement celui de la famille. La protagoniste, la seule à s'installer au premier plan dans l'espace vide ou plutôt neutre du théâtre devant le décor très réaliste de la maison familiale (salle de bain, salle à manger, chambre des filles, etc.), c'est la fille aînée, Léonce. On le sent, on le pressent, le metteur en scène, l'artiste Milo Rau a été fasciné par tout ce qu'elle recèle, charrie, par l'opacité douce de son visage. Assise sur une chaise, elle regarde une caméra qui la filme, elle s'adresse à nous, son visage (qui plus est, photogénique) est projeté au-dessus sur un grand écran (où défilent les surtitres du texte dit en flamand). Elle nous regarde. Elle tient son journal intime ouvert sur la table, elle nous fait part des idées de suicide qui l'ont traversée. Elle devient le pivot du spectacle. Pour l'issue finale, c'est elle qui choisira les vêtements que porteront chaque membre de la famille.

Nombreux sans doute sont les spectateurs qui ont connu ces moments de l'adolescence où l'idée de suicide passe par la tête, ne serait-ce qu'un instant. Ils se projettent dans ce visage, dialoguent intimement avec lui. Tous ces moments de confession sont captivants, troublants et d'autant plus que le visage de l'adolescente se garde de toute expression, tout comme sa voix, étale et douce. Le cinéma offre ses services au théâtre. Milo Rau, autant cinéaste que metteur en scène, sait jouer des castagnettes.

Comme, avec raison, il n'a surtout pas voulu expliquer l'inexplicable, il se garde bien d'ouvrir des pistes qui pourraient en tenir lieu. Ce qui le conduit à des scènes volontairement fades, tel ce repas de famille interminable qui s'avérera être le dernier (personne n'a très faim), préparé (en temps réel) par le père qui a été cuisinier avant de devenir comédien. Le théâtre, ses rythmes endiablés et son cortège d'effet est à la peine, il piaffe en coulisse. Il aura tout de même le dernier mot : les pendus reviennent saluer.

La « _jeanne_dark_ » d'Orléans

Tapez *adolescence* sur Internet et tôt ou tard vous tomberez sur cette citation d'une certaine Myriam Alison : « L'adolescence commence le jour où, lorsqu'il suit un western à la télévision, un enfant préfère voir le cowboy embrasser l'héroïne plutôt que le cheval. » La citation est plaisante mais datée. Quel ado, fille ou garçon, regarde encore un western à la télé ? Et même regarde la télé ? Dans *Famille* de Milo Rau, l'adolescente qui est au centre de son spectacle vit dans un village et préfère regarder des vidéos familiales ou écrire son journal. Dans *_jeanne_dark_* de Marion Siéfert, l'héroïne vit en ville ou en banlieue urbaine, elle a choisi ce nom pour circuler sur les réseaux sociaux et, pour une fois seule dans la maison familiale, se filme sur Instagram.



Scène de "jeanne_dark" © Matthieu Bareyre

C'est à Orléans, la ville de son adolescence, que l'on avait vu *Deux ou trois choses que je sais de vous*, le premier spectacle de Marion Siéfert qui tournait autour des pages Facebook des spectateurs présents dans la salle (lire [ici](#)). Après deux autres spectacles passionnants, *Le grand sommeil* (lire [ici](#)) et *Sale!* (lire [ici](#)), Marion Siéfert retourne en pensée dans cette ville où la pucelle est reine pour son nouveau spectacle jeanne_dark. Jeanne est une adolescente d'aujourd'hui dans laquelle Siéfert projette son adolescence d'hier, une époque, récente mais somme toute lointaine, où Instagram n'avait pas déferlé dans le monde des ados. Comme elle, et comme Jeanne d'Arc, son héroïne a été élevée dans la religion catholique. Comme la paysanne devenue guerrière et comme l'était Marion Siéfert à son âge, son héroïne est vierge. Mais son cul, ses seins, ses lèvres, son nez et ses cheveux préoccupent beaucoup Jeanne Dark, tout comme ce qu'on dit sur elle, sa réputation. Profitant d'un moment béni car « super rare » où sa mère est à une réunion catho, son père « à l'étranger pour son boulot », son frère et sa sœur en vacances chez la grand-mère, seule donc à la maison, elle se lance, téléphone en main, dans un *live* Instagram.

Extrait : « Voilà. En fait c'est que... voilà... comment dire... depuis la rentrée, ça se passe pas très bien au lycée... J'ai pas trop d'amis. Quand y a un truc, je suis jamais invitée... Bref. C'est chiant. Et en plus... depuis quelques temps... y a des gens qu'ont commencé à se foutre de ma gueule. Au lycée et aussi sur Insta. Ça a commencé parce qu'ils ont vu que sur Instagram je m'appelle Jeanne Dark... et y a une meuf de ma classe qui a répété à tout le monde que je suis vierge. Et voilà... donc ils disent que je suis coincée. Je suis coincée. Et comme je suis coincée, faut me décoincer, et pour me décoincer bah... faut me dépuceler. Ils m'appellent « cul tendu ». Et ils s'amuse à faire des trucs... genre ils vont me prendre en photo, sans que je m'en rende compte, et après poster la photo de moi trop moche sur Insta et commenter : « #jeannelapucelle » Ils disent que je pue la vierge. Que ma chatte c'est un cimetière. Qu'il faut que je me fasse défoncer le cul une bonne fois pour toutes pour que je me détende. Qu'ils vont me faire couiner. Que des trucs comme ça. Tout le temps tout le temps tout le temps. Au début j'étais en mode : c'est pas grave - je me tais - je n'entends pas ces gens. Ils ne rentrent pas dans mon cerveau. C'est pas grave. Je ne dis rien. Ils sont débiles. Ça va passer. »

Théâtre et Instagram

Le texte, Marion Siéfert l'a écrit au fil des répétitions avec la phénoménale actrice et danseuse Helena De Laurens (créditée au générique comme « collaboration artistique, chorégraphie et performance »). Elles se retrouvent après *Le grand sommeil* où Helena interprétait un double rôle d'enfant et d'adulte. Dans une très juste scénographie de Nadia Lauro disant à la fois l'enfermement et déployant la liberté qui s'y installe en vase clos, toute la place est laissée au dialogue entre le personnage et le téléphone qu'elle tient en main ou fixe sur un trépied ou tient au bout d'une perche à selfie. Entre le jeu, la posture et la confession, dans une ambivalence à la fois joueuse et sincère, Jeanne, - sans j a mais nous regarder puisque son seul interlocuteur c'est son téléphone, à la fois miroir, double, sparing partner - nous fait partager l'instabilité chronique de ce qu'elle vit entre deux âges, son corps intranquille, ses envies, ses complexes et Dieu dans tout ça. Jeanne n'a de cesse que de masquer son image qu'elle exhibe cependant, en la déformant, en la tordant, en la maquillant. Bref, en jouant tout en se jouant.

Le dispositif est double voire triple. Dans la salle, les spectateurs voient l'actrice évoluer sur l'espace blanc. Sur les côtés des captures d'écrans égrènent les messages de ceux qui suivent le spectacle sur Instagram et commentent. Il arrive à l'actrice d'intégrer dans son jeu certains commentaires. « Je veux que les spectateurs puissent expérimenter au théâtre cette présence particulière, de quelqu'un absorbé dans sa propre image. Et inversement, que les spectateurs d'Instagram vivent un type de spectacle, à ma connaissance inédit : une continuité d'1h30 en direct, conçue spécialement pour Instagram » dit Marion Siéfert. Pari doublement réussi. D'autant que, par des respirations musicales des plus variées, elle aère le huis-clos et laisse Helena de Laurens déployer son corps dans une étonnante chorégraphie le plus souvent au sol. Seule voix off, celle de la mère au retour de sa réunion catho : « qu'est-ce que tu fais ! Ouvrez ! ».

***Famille* au Théâtre de Nanterre-Amandiers, les 9 et 10 octobre à 20 h**

***jeanne_dark* au théâtre de la commune d'Aubervilliers, mer et jeu 19h30, ven 20h30, sam 18h, dim 16h jusqu'au 18 oct. Les deux spectacles sont présentés dans le cadre du Festival d'automne.**



relaxnews

"_jeanne_dark_": bienvenue dans le théâtre instagrammable

(AFP) - Une pièce "Insta": dans "_jeanne_dark_", le théâtre se dédouble avec le personnage d'une adolescente complexée qui s'expose à la fois devant des spectateurs en salle et en "live feed" devant des instagrammeurs.

Présentée comme "le premier spectacle en live sur Insta et au théâtre", la pièce, à l'affiche jusqu'au 18 octobre au Théâtre de la Commune à Aubervilliers, est une mise en abyme très 21e siècle, l'actrice seule sur scène jouant pendant près de deux heures en se filmant avec son smartphone.

Côté cour comme côté jardin, un écran retransmet le "live feed", sur lequel on peut lire les commentaires en direct des internautes, préalablement connectés au compte @_jeanne_dark_, pseudo de l'héroïne.

Helena de Laurens, 31 ans, incarne Jeanne, une fille de 16 ans vivant dans la banlieue d'Orléans et qui se trouve moche, "pas cool" et mal aimée par des parents qui ne respectent pas son intimité.

Ecrasée par les cruelles moqueries quotidiennes au lycée sur sa virginité, elle décide un jour d'exprimer sa rage à travers un live sur le réseau qui vient tout juste de fêter ses dix ans.

- "Un jeu particulier"-

Pour montrer "une fille de 16 ans d'aujourd'hui qui prendrait la parole", Marion Siéfert, qui a conçu, écrit et mis en scène la pièce et qui s'est inspirée de son adolescence, a cherché pendant longtemps la forme scénique idéale.

"Au départ, j'ai pensé à un journal intime, mais il manquait une urgence", a-t-elle déclaré lors d'une discussion avec le public, très jeune, à la fin de la représentation de mercredi.

Pendant le spectacle, l'actrice change de cadrage en rapprochant souvent le téléphone de son visage ou en s'en éloignant à l'aide d'une perche à selfie; elle filme son corps sous tous les angles et, pour exorciser ses démons, danse sur le tube des années 80 "Les démons de minuit". Elle n'hésite pas à utiliser les filtres d'Instagram qui permettent d'égayer son visage.

C'est un flirt constant entre le réel et la fiction, même si l'actrice reste concentrée la plupart du temps sur son texte, se limitant à quelques interactions avec les instagrammeurs.

"Ce n'est pas de l'improvisation face à des commentaires, ce n'est pas un canular, c'est un vrai texte", rappelle la metteuse en scène.

Certains internautes se contentent de commenter à coups d'émojis, d'autres jouent le jeu ou croient même à une vraie personne. "On ne



choisit pas sa famille"; "je te trouve super dure avec toi Jeanne" ou encore "faut être body positive", lui écrivent-ils.

- Répété pendant un an -

Helena de Laurens, qui se livre à l'exercice inédit de jouer en se filmant, reconnaît que le format "produit un jeu particulier" car le téléphone est à la fois "un miroir et un objectif". Mais, précise-t-elle, "je ne suis pas dans une évaluation de moi-même".

"Je me vois tout le temps mais je ne me regarde pas tout le temps", explique la comédienne qui a répété le rôle pendant un an. "A partir du moment où je joue, le jeu prend le dessus".

Pour renforcer l'isolement du personnage, le décor "est une chambre en papier blanc, un espace dans lequel il n'y a pas d'issue, où elle ne peut pas se cacher", souligne Marion Siéfert.

"Le +live+ est le lieu où le personnage se sent protégé, où personne ne va lui couper la parole", dit-elle.

Le spectateur dans la salle est happé très souvent par l'image projetée, qui fait fortement concurrence à la présence physique de l'actrice, donnant un côté plus intime à l'interprétation.

"Je voulais donner l'impression qu'on est dans la tête de cette adolescente. Je voulais qu'on entende ses voix intérieures et qu'on ne soit pas juste en train de regarder de l'extérieur", avance Marion Siéfert.

Théâtre du blog

Théâtre du blog » Jeanne dark, texte et mise en scène de Marion Siéfert, collaboration artistique, chorégraphie et performance d'Helena de Laurens

Jeanne dark, texte et mise en scène de Marion Siéfert, collaboration artistique, chorégraphie et performance d'Helena de Laurens



©MarionSiéfert

Marion Siéfert, autrice, metteuse en scène et performeuse, développant un travail à la croisée de plusieurs champs artistiques et théoriques qui se réalise via différents médias : spectacles, films, écriture. Jeanne d'Arc, figure mythique s'il en est, sert de révélateur à Jeanne, lycéenne vivant mal son apprentissage d'adulte, sous le regard dépréciatif des autres ici présents, le temps de la représentation. Comme en écho à ses copains cruels du lycée, via les utilisateurs du compte Instagram de Jeanne. Un compte qui existe bien et sur lequel le public suit aussi certains soirs le spectacle, avec commentaires d'acquiescement ou de rejet, amusants le plus souvent, moqueurs et malicieux mais parfois aussi sordides et glauques. Le personnage est inspirée de l'enfance de Marion Siéfert, la conceptrice du spectacle qui a eu une éducation catholique dans une banlieue pavillonnaire d'Orléans : « Alors... Alors oui je fume pas, je bois pas, je me drogue pas, je sors pas, je vais pas en boîte, je suis pas cool , j'suis pas stylée, je suis pas fraîche, je suis pas drôle, je me tatoue pas, je me fais pas de piercings, je me teins pas les cheveux en rose, violet ou bleu turquoise, j'envoie pas de nus, je regarde pas de porno, je suis pas sur Tinder, je drague pas sur Twitter, je suis pas open, je couche pas, j'avale pas... »

La sexualité s'impose peu à peu à cette jeune fille démunie qui a conscience d'être enserrée dans une famille d'obédience rigide et chrétienne. Pour la metteuse en scène, le personnage de Jeanne parle à sa génération qu'elle estime avoir plus de chance qu'elle. Souffrant de ne pas être dans la « norme », de ne pas avoir choisi sa différence, elle s'exprime sur Instagram : il faut à l'adolescence, passer par les moyens communs à tous, pour se singulariser. Attaquée sur les réseaux sociaux, finalement Jeanne réussit à s'imposer. Après avoir

subi les railleries de harceleurs sur sa virginité maudite, elle résiste en prenant la parole sur Instagram dans sa chambre, loin d'une mère envahissante. Et comme dans un lointain rappel de l'icône historique, vierge et arc-boutée contre la violence, les hommes et les guerriers, la prison et son lien rêvé à Dieu, Helena de Laurens captive son auditoire depuis sa chambre absolument blanche : un laboratoire d'examen clinique qui surexpose corps et mouvements. Et elle ne quittera pas de la main, le temps de la représentation, son smartphone qu'elle tend comme un miroir, comme un double de soi qu'elle contrôle.

Elle se raconte librement, en dansant, filmant, explosant, métamorphosant et capable de jouer les figures les plus sexy et les plus violentes. Montée sur le plateau par la salle, Hélène de Laurens surgit, anonyme encore, capuche de blouson sur la tête, jeans serrés et baskets, avec un joli pull à rayures colorées qui attire aussitôt les moqueries des utilisateurs d'Instagram. Cette jeune femme à la silhouette longiligne et à la longue chevelure dont elle joue avec élégance, oscille « entre la mise à nu et la mise en scène de soi ». Capable tout à coup d'excès les plus espiègles, filmant son corps, absorbée qu'elle est par lui, se maquillant les lèvres et les yeux... Bref, une jeune fille de son temps qui sait flirter avec la caméra.

L'image d'elle-même projetée sur des écrans verticaux à jardin et à cour, est constamment déformée et rapprochée. Cadrages, angles de vue et filtres, la performeuse contrôle ses accessoires, une seconde nature pour cette interprète qui manie à la perfection une langue française juvénile aux divers registres. Blessée par les piques des adultes et de ses non-amis parents et sœur plus jolie ne voulant pas reconnaître la souffrance de Jeanne, elle pleure et le public avec elle, tant son émotion est forte et sincère... Après que Jeanne se soit enfin exprimée face aux utilisateurs d'Instagram connus ou inconnus et à la suite d'une confrontation avec sa mère, elle met à jour une violence subversive sans non-dits et frustrations... Enfin libre. Le déchaînement et la colère de la performeuse tétanisent le public, jusqu'aux utilisateurs du réseau qui se taisent comme devant un film d'horreur inquiétant. Elle tient à la main un magnifique gantelet médiéval en fer, surplombant de sa beauté ample et froide, un pauvre smartphone en action.

Véronique Hotte

Festival d'Automne, jusqu'au 18 octobre, La Commune, Centre Dramatique National, 2 rue Edouard Poisson, Aubervilliers (Seine-Saint-Denis)

hottello

Jeanne_dark, conception, écriture et mise en scène de Marion Siéfert, Festival d'Automne.



Crédit photo : Marion Siéfert.

Jeanne_dark, conception, écriture et mise en scène de **Marion Siéfert**, collaboration artistique, chorégraphie et performance de **Helena de Laurens**.

Marion Siéfert est autrice, metteuse en scène et performeuse, développant un travail à la croisée de plusieurs champs artistiques et théoriques, qui se réalise via différents médias : spectacles, films, écriture. Aujourd'hui, elle monte Jeanne_dark.

Jeanne d'Arc, figure mythique s'il en est, sert de révélateur à Jeanne, lycéenne vivant mal son apprentissage de la vie adulte, selon le regard dépréciatif des autres.

Et les autres sont présents, le temps de la représentation, en écho aux camarades cruels du lycée, via les utilisateurs du compte Instagram de Jeanne en *live*.

Un compte qui existe et sur lequel le public suit aussi certains soirs le spectacle en *live*, avec commentaires d'acquiescement ou de rejet, amusants le plus souvent – moqueurs et malicieux –, mais aussi beaucoup moins – sordides et glauques.

La figure de la protagoniste est inspirée – romancée et exagérée pour les besoins de la performance de Helena de Laurens – de l'enfance de Marion Siéfert, la conceptrice d'éducation catholique originaire d'une banlieue pavillonnaire d'Orléans :

« Alors... Alors oui je fume pas, je bois pas, je me drogue pas, je sors pas, je vais pas en boîte, je suis pas cool, j'suis pas stylée, je suis pas fraîche, je suis pas drôle, je me tatoue pas, je me fais pas de piercings, je me teins pas les cheveux en rose, violet ou bleu turquoise, j'envoie pas de nudes, je regarde pas de porno, je suis pas sur Tinder, je drague pas sur Twitter, je suis pas open, je couche pas, j'avale pas... »

Le corps et sa sexualité s'imposent peu à peu à la jeune fille démoniaque qui se sait empêchée, enserrée dans des filets familiaux d'obédience chrétienne et rigide.

Pour la metteuse en scène, le personnage de Jeanne parle à sa génération, à ses pairs qu'elle estime avoir plus de chance qu'elle. Souffrant de ne pas être dans la « norme », de ne pas avoir choisi sa différence, elle s'exprime sur Instagram :

Il faut à l'adolescence passer par les moyens communs à tous pour se singulariser.

Attaquée sur les réseaux sociaux, c'est Jeanne qui bat la mesure finalement. Après avoir subi les railleries de harceleurs sur sa virginité maudite, elle résiste en prenant la parole, en live sur Instagram, dans sa chambre, loin d'une mère envahissante.

Cette figure héroïque est un rappel lointain de l'icône historique, vierge et arc-boutée contre la violence, les hommes et les guerriers, la prison et son lien rêvé à Dieu.

Helena de Laurens captive son auditoire, depuis sa chambre absolument blanche : un laboratoire clinique d'analyse et d'examen qui surexpose corps et mouvements.

Elle ne quittera pas de la main, le temps entier de la représentation, le smartphone qu'elle tend en face d'elle comme un miroir – un double de soi qu'elle contrôle.

Elle se raconte librement, en dansant, en filmant, en explosant, et en se métamorphosant, capable de jouer les figures les plus sexy et les plus trash.

Montée sur la scène depuis la salle, Helena de Laurens surgit, anonyme encore, capuche de blouson sur la tête, jean serré et chaussures de basket, joli pull à rayures colorées qui attire aussitôt les moqueries des utilisateurs d'Instagram.

Silhouette longiligne et longue chevelure dont elle joue avec élégance, elle oscille « entre la mise à nu et la mise en scène de soi », capable tout d'un coup d'excès et des excentricités les plus espiègles, filmant son corps, absorbée par lui, maquillant ses lèvres et ses yeux, une jeune fille bien de son temps qui flirte avec la caméra.

L'image d'elle-même projetée sur les deux écrans verticaux à jardin et à cour, est constamment déformée, rapprochée, mouvante, captive des enlaidissements.

Cadrages, angles de vue et filtres, la performeuse contrôle ses accessoires, une seconde nature pour l'interprète – double de la conceptrice – et qui manie une langue française juvénile aux divers registres, relâché ou soutenu, à la perfection.

Elle pleure sa peine, et le public avec elle, tant l'émotion de l'interprète est forte et sincère, en fille blessée par les piques infligées par les adultes et les non-amis, les parents et la sœur plus jolie ne voulant pas reconnaître la souffrance de Jeanne.

La confrontation finale avec la mère, après que Jeanne se soit enfin exprimée face aux utilisateurs d'Instagram connus ou inconnus, met à jour sa posture de violence subversive et d'attaque, délivrée des non-dits et des frustrations sourdes, libre enfin.

Le déchaînement, la fougue et la colère de la performeuse tétanisent les spectateurs, jusqu'aux utilisateurs du réseau en live qui se taisent face à ces rappels de films d'horreur obscure ou de fantastique noir propre aux contes inquiétants.

La comédienne tient à la main une pièce d'armure, un gantelet médiéval magnifique, surplombant de sa beauté de métal, ample et froide, l'insigne smartphone actif.

Véronique Hotte

La Commune, centre dramatique national Aubervilliers, dans le cadre du Festival d'Automne, du 2 au 18 octobre 2020, mercredi et jeudi 15 octobre à 19h30, jeudi à 14h30, vendredi à 20h30, samedi à 18h, dimanche à 16h, 2 rue Edouard Poisson à Aubervilliers. Tél : 01 48 33 16 16.

LA PRESSE

DE LA MANCHE

L'INSOLITE

Jeanne d'Arc version Instagram

Une pièce « Instagram » : dans « *_jeanne_dark_* », le théâtre se dédouble avec le personnage d'une adolescente complexée qui s'expose à la fois devant des spectateurs en salle et en « live feed » devant des instagrammeurs. La pièce, à l'affiche jusqu'au 18 octobre au Théâtre de la Commune à Aubervilliers, est une mise en abyme très 21^e siècle, l'actrice seule sur scène jouant pendant près de 2 heures en se filmant avec son smartphone.

Le Journal du Dimanche

➔ EN SCÈNE

On aime Passionnément ★★★★★ Beaucoup ★★★
Bien ★★ Un peu ★ Pas du tout ☆

jeanne_dark_ ★★★

La nouvelle pièce de Marion Siéfert propose un voyage dans l'univers impitoyable des réseaux sociaux. Son unique personnage est une adolescente complexée se filmant en live sur Instagram. Harcelée au lycée et obsédée par sa virginité, elle apparaît sous les traits intenses d'une performeuse aux reins solides, Helena de Laurens. Ses pensées les plus sombres, ses désirs les plus flous, sa suffocation au sein d'une famille catho, tout y passe... S'il tire en longueur le thème couru d'avance de l'ado en crise, le dispositif n'en est pas moins saisissant. De bout en bout, la comédienne se cadre avec son smartphone sans rien perdre de son texte et de sa rage. L'image de son corps de liane associée en direct à celle, très différente, de son visage restitué en gros plan sur grand écran, tour à tour ingénu et grimaçant, vaut le détour. Ce spectacle étant relayé en direct sur Instagram, on rit en prime des commentaires désobligeants de ses vrais et faux amis. ● **ALC.**

Théâtre La Commune à Aubervilliers (93),
jusqu'au 18 octobre. 1 h 40.



"Jeanne Dark", la première pièce de théâtre qui se joue sur scène et en live sur Instagram

"_Jeanne_Dark_" raconte l'histoire d'une ado complexée, harcelée, qui tente de s'affranchir de ce fardeau à travers les réseaux.

Une pièce "Insta" : dans *_jeanne_dark_*, le théâtre se dédouble avec le personnage d'une adolescente complexée qui s'expose à la fois devant des spectateur·rice·s en salle et en live devant des instagrameur·se·s.

Présentée comme *"le premier spectacle en live sur Instagram et au théâtre"*, la pièce, à l'affiche jusqu'au 18 octobre 2020 au théâtre de la Commune à Aubervilliers, est une mise en abyme très XXI^e siècle.

L'actrice, seule sur scène, joue pendant près de deux heures en se filmant

avec son smartphone.

Deux écrans sur scène retransmettent le live, sur lequel on peut lire les commentaires en direct des internautes, préalablement connecté·e·s au compte @_jeanne_dark_, pseudo de l'héroïne. Helena de Laurens, 31 ans, incarne Jeanne, une fille de 16 ans vivant dans la banlieue d'Orléans et qui se trouve moche, "*pas cool*" et mal aimée par des parents qui ne respectent pas son intimité. Écrasée par les cruelles moqueries quotidiennes au lycée sur sa virginité, elle décide un jour d'exprimer sa rage à travers un live sur le réseau qui vient tout juste de fêter ses dix ans.



"_jeanne_dark_", de Marion Siéfert. (© Matthieu Bareyre)

"Un jeu particulier"

Pour montrer "*une fille de 16 ans d'aujourd'hui qui prendrait la parole*", Marion Siéfert, qui a conçu, écrit et mis en scène la pièce et qui s'est inspirée de son adolescence, a cherché pendant longtemps la forme scénique idéale. "*Au départ, j'ai pensé à un journal intime, mais il manquait*

une urgence", a-t-elle déclaré lors d'une discussion avec le public, très jeune, à la fin de la représentation de mercredi dernier.

Pendant le spectacle, l'actrice change de cadrage en rapprochant souvent le téléphone de son visage ou en s'en éloignant à l'aide d'une perche à selfie ; elle filme son corps sous tous les angles et, pour exorciser ses démons, danse façon TikTok sur des morceaux contemporains comme du Vald, Billie Eilish ou Cardi B. Elle n'hésite pas à utiliser les filtres d'Instagram qui permettent d'égayer son visage.



"_jeanne_dark_", de Marion Siéfert. (© Matthieu Bareyre)

C'est un flirt constant entre le réel et la fiction, même si l'actrice reste concentrée la plupart du temps sur son texte, se limitant à quelques interactions avec les instagrameur-se-s. *"Ce n'est pas de l'improvisation face à des commentaires, ce n'est pas un canular, c'est un vrai texte"*, rappelle la metteuse en scène.

Certain-e-s internautes se contentent de commenter à coups d'émojis, d'autres jouent le jeu ou croient même à une vraie personne. *"On ne choisit pas sa famille"* ; *"je te trouve super dure avec toi Jeanne"* ou encore

"tu es belle", peut-on lire. Au fil de ses réflexions et diatribes, Jeanne aborde également des questions sociétales comme les tabous dans l'église ou le mouvement du Black Lives Matter.

Un an de répétitions



"_jeanne_dark_", de Marion Siéfert. (© Matthieu Bareyre)

Helena de Laurens, qui se livre à l'exercice inédit de jouer en se filmant, reconnaît que le format *"produit un jeu particulier"* car le téléphone est à la fois *"un miroir et un objectif"*. Mais, précise-t-elle, *"je ne suis pas dans une évaluation de moi-même"*. *"Je me vois tout le temps mais je ne me regarde pas tout le temps"*, explique la comédienne qui a répété le rôle pendant un an. *"À partir du moment où je joue, le jeu prend le dessus."*

Pour renforcer l'isolement du personnage, le décor *"est une chambre en papier blanc, un espace dans lequel il n'y a pas d'issue, où elle ne peut pas se cacher"*, souligne Marion Siéfert. *"Le live est le lieu où le personnage se sent protégé, où personne ne va lui couper la parole"*, dit-elle.

Le public dans la salle est happé très souvent par l'image projetée, qui fait fortement concurrence à la présence physique de l'actrice, donnant un côté plus intime à l'interprétation. *"Je voulais donner l'impression qu'on est dans la tête de cette adolescente. Je voulais qu'on entende ses voix intérieures et qu'on ne soit pas juste en train de regarder de l'extérieur"*, conclut Marion Siéfert.



"_jeanne_dark_", de Marion Siéfert. (© Matthieu Bareyre)

La pièce _jeanne_dark_ est à l'affiche jusqu'au 18 octobre 2020 au théâtre de la Commune à Aubervilliers.

Avec AFP.

Par Donnia Ghezlane-Lala, publié le 12/10/2020

Couvre-feu : "Jeanne Dark", du théâtre à regarder sur Instagram

🕒 1 minute à lire

Emmanuelle Bouchez

Publié le 15/10/20

Partager



Marion Siéfert a imaginé un spectacle à regarder chez soi, en direct, sur Instagram. La performeuse Helena de Laurens y campe une adolescente en plein questionnement existentiel.

Une scène comme une boîte blanche prête à vous happer. Une silhouette dégingandée y entre avec une lenteur triste. Elle ouvre son téléphone... et sa session Instagram. Sur deux grands écrans installés en parallèle, son visage apparaît. « Jeanne Dark » a 16 ans, un mal de vivre vissé au ventre, une fratrie trop nombreuse et des parents cathos rigides. Alors elle fait son premier direct pour entrer en contact avec une autre communauté que celle de son lycée, qui l'ostracise.

Ce spectacle est diffusé en temps réel sur la fameuse application, dont il assume les conditions : la performeuse Helena de Laurens, complice de la dramaturge Marion Siéfert, intègre dans son jeu les commentaires (réels ou organisés) des instagrameurs et accomplit un parcours stupéfiant, tant physique que psychique. Elle est aussi la réalisatrice de sa performance filmique, puisqu'elle s'auto-cadre en direct. Ce journal intime d'un nouveau genre brasse toutes les questions posées par une adolescente qui cherche sa voie et fantasme la sexualité. Saisissant.

À voir

TT *Jeanne Dark*, de Marion Siéfert | Avec Helena de Laurens | 1h45 | Jusqu'au 18 octobre à Aubervilliers (93), tél. : 01 48 33 16 16 ; puis à partir du 12 novembre à Tulle, Arles, Pau...

jeanne_dark

Marion Siéfert

Instagram pose des questions de nature théâtrale

Avec jeanne_dark premier spectacle diffusé sur Instagram, la jeune dramaturge Marion Siéfert s'intéresse moins à la figure historique, qu'à son personnage d'adolescente malheureuse qui va à travers elle retourner une situation de maltraitance.

Dans *Deux ou trois choses que je sais d'elle* (2018) Marion Siéfert faisait déjà s'entrechoquer le monde du théâtre et celui des réseaux sociaux, en jouant avec ce que Facebook révélait sur certains spectateurs. Avec jeanne_dark, son nouveau spectacle, elle va plus loin : "C'est un spectacle pensé pour Instagram et qui sera montré en live sur ce réseau, ce qui à ma connaissance n'a encore jamais été fait" précise-t-elle.

Son spectacle, très ambitieux, brasse beaucoup de thèmes par le prisme d'une adolescente mal dans sa peau, harcelée sur les réseaux sociaux, qui par défi ou par bravade choisit comme pseudonyme jeanne_dark. A travers cette nouvelle identité, elle assume tout ce que l'on dit d'elle : sa virginité, son catholicisme dont elle a du mal à se défaire, et sa violence. En se filmant et en s'exprimant sur Instagram, elle va peu à peu sortir de son statut de victime.

Marion Siéfert a une vision



nuancée d'Instagram et des réseaux sociaux. Elle est consciente de leurs dérives (un déchaînement d'agressivité gratuite) mais elle y voit aussi "un endroit de sociabilité, comme la cour de l'école ou le club de gym, et même un lieu d'information, sur le racisme ou la sexualité".

Pour elle, au fond, Instagram n'est pas si éloigné d'une scène de théâtre : "A partir du moment où quelqu'un s'expose devant un public, même virtuel, à travers un média qui influence la représentation de soi-même, cela pose des questions qui à

mon sens sont de nature théâtrale" relève-t-elle.

Sur scène, son actrice-performatrice Helena de Laurens aura beaucoup de choses à faire puisqu'elle se filmara (à destination d'Instagram) tout en jouant pour les spectateurs présents. La forme du spectacle s'annonce donc innovante, inédite et stimulante. L'un des aspects de la démarche de Marion Siéfert est de toucher un public différent : "J'aimerais que quelqu'un qui n'a jamais franchi la porte d'un théâtre soit happé par les histoires qu'il découvre sur Instagram, et que cela lui donne envie de venir dans une salle de spectacle. Plutôt que d'amener les jeunes au théâtre et à la culture, je pense qu'il est intéressant de tenter la démarche inverse, en allant vers eux, à travers des applications ou des réseaux où ils ont leurs repères et leurs habitudes. C'est ce que je fais à travers un spectacle comme celui-ci : je m'invite chez eux".

Jean-François Mondot

■ jeanne_dark,
texte et mise en scène Marion Siéfert,
avec Helena de Laurens
Théâtre de la Commune, 2 rue
Edouard Poisson 93300 Aubervilliers,
01 48 33 16 16, à partir du 17/09